Mohand-Akli HADDADOU

DICTIONNAIRE Encyclopédique des BERBÈRES

ÉDITION POSTHUME

POPULATIONS

TRIBUS - DYNASTIES

FIGURES DE L'HISTOIRE ET DE LA LÉGENDE

BERTI Editions

Mohand-Akli HADDADOU
Professeur de langue tamazigt à l'université de Tizi–Ouzou

Dictionnaire Encyclopédique des Berbères

POPULATIONS, TRIBUS, DYNASTIES, FIGURES DE L'HISTOIRE ET DE LA LÉGENDE

ÉDITION POSTHUME

BERTI Editions

HOMMAGES À L'AUTEUR

L'objectif de **Mohand Akli HADDADOU** a toujours été de diffuser et partager son savoir afin de laisser derrière lui un patrimoine culturel. Il ne cessait de répéter que le savoir est le seul héritage ''perpétuel'' que nous laissons à nos descendants, aussi son nom restera gravé dans l'histoire de l'enracinement de la langue amazighe dans notre pays.

Il a entamé l'écriture de ce livre bien avant que son état de santé ne se détériore. Il n'a cessé d'écrire alors qu'il était hospitalisé... et ce durant tout le mois sacré de ramadhan, même qu'il l'a fait jusqu'aux trois derniers jours qui ont précédé son départ. La mort a eu raison de lui avant qu'il ne puisse savourer le plaisir de partager ses connaissances une dernière fois.

Cependant, sa fidèle ''Compagnonne'' – comme il aimait à nous le répéter si souvent tout au long de sa vie et même deux heures avant qu'il ne succombe – a tout fait pour parachever son œuvre et être quitte avec son ''Compagnon''.

Durant toute leur vie commune, elle n'a eu de cesse de le soutenir, de l'épauler, de le combler, de le seconder... Elle tenait à tout prix que le livre paraisse, malheureusement, le Tout-Puissant en a décidé autrement. Sans elle, sans ses encouragements, sans son dévouement, et surtout sans sa dernière volonté durant son hospitalisation, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

Au nom de notre héros, notre défunt papa, nous remercions notre héroïne, notre défunte maman.

MEHDI & N'DJIMA HADDADOU
Enfants du défunt

Transcription

La transcription des mots et des noms berbères et arabes, est, en général, la même que pour le français, à l'exception des caractères spéciaux qui suit la translittération des arabisants.

ق	غ	ع	ط	ض	ص	ش	ذ	خ	ح	ج	ث
q	gh	‘	ṭ	ḍ	ṣ	sh	dh	kh	ḥ	Dj	th

L'accent circonflexe indique un allongement vocalique.

Le signe * indique que le mot ou le nom a fait l'objet d'un article dans le dictionnaire.

Les noms des personnages de l'antiquité (Sheshonq, Jugurtha, Micipsa…) et ceux des personnages contemporains (Arezki L'Bachir, Djaout, Khair-Eddine, El Anka…) ont gardé les formes par lesquelles ils sont connus.

© BERTI Editions, Alger, 2022

Tous droits réservés à l'éditeur

BERTI Editions
Lot. EN NADJAH N°24
16 320 DELY IBRAHIM ALGER
Tél. : 023 36 24 19
Email : info@berti-editions.com

Dictionnaire Encyclopédique des Berbères

**POPULATIONS, TRIBUS, DYNASTIES,
FIGURES DE L'HISTOIRE ET DE LA LÉGENDE**

Abaddir

Divinité. Son nom figure sur une inscription retrouvée à Manliana (actuelle Miliana), en Maurétanie Césarienne (G. Camps, 1995). Saint-Augustin*, écrivant à Maxime de Madaure* (Lettre XVIII) lui dit que les Carthaginois avaient des dieux qu'ils nommaient Abaddirs. Le nom est, en effet phénicien, et signifie «Père Puissant». Le nom est passé dans la mythologie gréco-latine: *abaddir* est le nom de la pierre que Saturne avala à la place de Jupiter. Saturne, sachant qu'il allait être détrôné par l'un de ses fils, les dévorait à leur naissance. Alors, quand sa femme mit au monde Jupiter, elle le trompa en lui donnant une pierre. Chez les Carthaginois, abaddir était également un bétyle, une pierre à laquelle on rendait un culte. Dans son roman historique, *Salammbô*, G. Flaubert en fait cette description: «*Entre les rangs de ces disques égaux, des trous étaient creusés, pareils à ceux des urnes dans les columbariums. Ils contenaient chacun une pierre ronde, obscure, et qui paraissait très lourde. Les gens d'un esprit supérieur, seuls, honoraient ces abaddirs tombés de la lune. Par leur chute, ils signifiaient les astres, le ciel, le feu; par leur couleur, la nuit ténébreuse, et par leur densité, la cohésion des choses terrestres»*. Abaddir fut aussi sans doute pour les Berbères un bétyle, ce qui pourrait constituer une survivance de la litholâtrie jusqu'au siècle de Saint-Augustin. Arnobe*, en son temps, signale également ce culte des bétyles. Il s'y était livré lui-même, avant sa conversion au christianisme (1, 39). Des traces de litholâtrie, que ni le christianisme, ni, plus tard l'Islam, n'ont complétement chassé, ont subsisté jusqu'au Moyen âge. Le géographe arabe al-Bakrî (11ième siècle) la signale: «*On rencontre une idole de pierre, dressée sur une colline et appelée Guerza. Jusqu'à nos jours, les tribus berbères des environs lui offrent des sacrifices; elles lui adressent des prières pour obtenir la guérison de leurs maladies et lui attribuent le pouvoir de faire accroître leurs richesses*» (p. 305). A l'époque moderne, on a signalé, partout au Maghreb, des *kerkur* ou *rjem*, amoncellement de pierres, de dimension variables et peuvent atteindre des tailles impressionnantes, comme c'est le cas au Maroc, du *kerkur* de Moulay Bouchayeb, sur la route de Casablanca à Azemmour, que, décrit au début du 20ième siècle, E. Doutté. Ces amoncellement ne cessaient de grandir, les passants et les pèlerins, se rendant aux mausolées, y ajoutent à chaque fois des pierres (E. Doutté, 1905, 63-64). À Tazeroukt, dans le Hoggar, il existait, jusqu'à une époque récente, un groupe d'idoles auxquelles les habitants donnaient le nom de *tibaraḍin* «les fillettes», sortes de poupées en pierre polie, avec des yeux peints auxquelles, au début du 20e siècle encore, on faisait des offrandes (M. Hachid, 1998-2000, p. 149).

Abbane

Militant nationaliste, un des chefs de la Révolution algérienne. Abbane Ramdane naquit en 1920 à Azouza, dans la région de Fort National (aujourd'hui Larba Nat-Iraten), en Grande Kabylie, il mourut en 1957.

Sa famille était pauvre, mais il parvint à faire des études secondaires et même à décrocher un baccalauréat série mathématiques. Cependant, obligé de gagner sa vie, il renonça à faire des études supérieures. Il travailla un temps comme secrétaire adjoint de la commune mixte de Châteaudun-du-Rhummel (aujourd'hui Cheghoum el-'Aïd), puis se consacra à la politique. Il entra, en 1943, au P.P.A (Parti du peuple algérien)



qui à l’époque déjà revendiquait l’indépendance, et, en 1947, il devint responsable pour la région de Sétif du M.T.L.D. (Mouvement pour le Triomphe des Libertés démocratiques) qui avait succédé au P.P.A. Il participa à l’O.S., l’Organisation spéciale, chargée de préparer des actions militaires. Il fut arrêté en 1950 à Bône (Annaba) : condamné à six ans de prison et à l’interdiction de séjour, il fut interné, en 1953, dans le Haut-Rhin, en France. Il dénonça ses conditions de détention et entama une grève de la faim, mais il ne fut relaxé qu‘en janvier 1955. Il rejoignit alors le Front de Libération Nationale (F.L.N.) qui avait déclenché la lutte armée en novembre 1954.

Intelligent, doué d’un grand sens de d’organisation, il prit un grand ascendant dans le parti auquel il parvint à lui rallier les principales formations politiques. Pour mieux coordonner les régions et donner à la lutte armée une véritable philosophie révolutionnaire, il organisa, à Ifri-Ouzallaguène, en Petite Kabylie, un congrès, le Congrès de la Soummam du 20 août 1956. On lit, dans le préambule du congrès, publié sous sa direction: *«En une période relativement courte, l’Armée de Libération nationale, localisée dans l’Aurès et la Kabylie, a subi avec succès l’épreuve du feu. Elle a triomphé de la compagne d’encerclement et d’anéantissement, menée par une armée puissante, moderne, au service du régime colonialiste d’un des plus grands États du monde. Malgré la pénurie provisoire d’armement, elle a développé les opérations de guérillas, de harcèlement, de sabotage, s’étendant aujourd’hui à l’ensemble du territoire national. Elle a consolidé sans cesse ses positions en améliorant sa tactique, sa technique, son efficacité. Elle a su passer rapidement de la guérilla au niveau de la guerre partielle».*

À l’issue de ses travaux, le congrès adopta une plateforme qui définissait une nouvelle vision et surtout une nouvelle organisation de la Révolution, avec notamment les principes de la primauté du politique sur le militaire et de la primauté de l’intérieur sur l’extérieur. D’une grande probité morale, Abbane était intransigeant sur les principes et n’hésitait pas à dénoncer les incompétences et les comportements parasites qui nuisaient à la lutte, ce qui lui valut l’inimitié de certains dirigeants de la révolution. Il fut assassiné en décembre 1957, au Maroc où ses adversaires avaient réussi à l’attirer. Sa mort ne fut annoncée par *El Moudjahid*, l’organe du parti FLN, qu’en mai 1958.

‘Abd al-Ḥaqq

Emir mérinide. Abû Muḥammad ‘Abd al-Ḥaqq Ibn Maḥyû est le fils d’Abû Khaled Maḥyû qui avait participé à la bataille d’Alarcos, auprès de l’émir almohade al-Manṣûr*, en commandant les Zenata*. Il fut blessé et, au retour dans son pays, il ne tarda pas à mourir (1195). Son fils, ‘Abd al-Ḥaqq, prit sa place et devint le chef des Mérinides. Selon Ibn Abî Zar’, il passait pour un saint et réalisait des miracles «*Il possédait une baraka reconnue de tous, ses invocations étaient toujours exaucées, on recourait à sa calotte et ses pantalons* (en raison de la *baraka* qu’ils renfermaient) *dans toutes les*

régions habitées par les Zenata, on les portait aux femmes enceintes qui avaient des difficultés à enfanter, et Dieu, facilitait aussitôt la délivrance. L’eau qui restait de ses ablutions était donnée aux malades qui guérissaient alors…» (p.285). Cette aura de sainteté dont on le parait ne l’empêchait pas d’être un guerrier redoutable. Avec ses contribules, il avait pris connaissance des faiblesses des Almohades* et faisait des incursions sur leurs territoires. «*Dans ses courses, ils eurent l’occasion de reconnaître la faiblesse de l’empire almohade; et, profitant d’un moment favorable, ils quittèrent leur désert, traversèrent les défilés de la frontière et se répandirent dans le Tell. Cavaliers et fantassins, tous se précipitèrent sur le pays cultivé, saccageant les campagnes et couvrant les plaines de ruines*» (Ibn Khaldoun, IV, p. 29). L’émir almohade, al-Mustanṣir, finit par réagir. Il envoya son commandant, ‘Alî Ibn Wannudin, qui obtint des renforts de Fès. L’armée devait marcher sur les Mérinides qui se trouvaient dans le Rif, mais ces derniers les devancèrent et les deux armées se rencontrèrent. Les Mérinides sortirent victorieux. Sur leur lancée, ils s’emparèrent de Taza. Mais les chefs mérinides ne s’entendirent pas entre eux sur l’exercice du pouvoir. Une partie d’entre eux, les Banî ‘Asker, fit défection et rejoignit les Almohades, ils s’allièrent à la tribu arabe des Riyâḥ, et marchèrent contre ‘Abd al-Ḥaqq. Au cours de la bataille qui s’en suivit, ce dernier et son fils, Idris, perdirent la vie (Ibn Khaldoun, opus cité, p.30). «*Les Mérinides se mirent en colère, et devinrent tels des lions furieux et ils jurèrent qu’ils n’enterreraient (leur chef) que lorsqu’ils auraient assouvi leur vengeance et anéantit (leurs ennemis). Ils fondirent sur les Riyâḥ, comme des lions, fondant sur des renards, et s’élancèrent sur leurs armées comme l’aigle sur la perdrix…Les Mérinides tuèrent un nombre incalculable de Riyâḥ…Ceux qui avaient échappé au massacre, s’enfuirent, vaincus, misérables… Les mérinides s’emparèrent de leur camp, raflant tous leurs biens, chevaux, chameaux, bêtes de somme…*» (Ibn Abî Zar’, p. 286-287). Le fils de ‘Abd al-ḥaqq, ‘Uthmân Adhergal, prit sa succession.

‘Abd al-Krim

Muḥammad -en berbère Muḥand- ‘Abd al-Krim al-Khatabî appartenait à la grande tribu berbère des Aït Wariaghal, du Rif central, connue pour son amour de la liberté et le refus de toute ingérence étrangère. Il naquit vers 1882 et mourut en 1963 au Caire.

La famille de ‘Abd al-Krim était aisée et lui assura de bonnes études en arabe auprès des maîtres réputés à Ajdir, Tétouan et Fès.

En 1906, on le retrouve dans le préside espagnol de Melilla où il s’était fait recruter comme rédacteur au *Telegramma del Rif*. Une année après, il était nommé secrétaire du bureau des affaires indigènes, puis cadi et, en 1914, cadi en chef. Ce parcours brillant, ‘Abd al-Krim le devait à son intelligence et à son sens de l’organisation. Il sut tirer profit de son séjour à Mélilla, en complétant sa formation et surtout en se familiarisant avec les rouages de l’administration moderne.

En 1919, il se fixa à Ajdir et, de là, il commença à soulever sa tribu contre l’autorité espagnole qui avait hérité, dans le cadre du Protectorat imposé au Maroc, de la région du Rif. Les Espagnols répondirent par la répression, ce qui décida les Rifains encore indécis à rejoindre ‘Abd al-Krim. Celui-ci lança ses troupes contre l’occupant, lui faisant subir une cuisante défaite à Anual, le 22 juin 1921.



Cette victoire encouragea ‘Abd al-Krim à prendre les destinées du Rif en mains: il créa un Etat et étendit sa domination d’abord sur sa tribu puis sur tout le Rif qu’il proclama la République indépendante du Rif. En choisissant la république comme forme d’Introduction, plutôt que la monarchie, il se conformait aux traditions des Berbères et inscrivait son action dans la modernité. Du coup, il rompait tout lien avec le royaume chérifien dont le Rif dépendait. ‘Abd al-Krim chercha tout de suite à faire reconnaître son État, en entrant en contact avec un comité anglais et en écrivant au parlement français. Le Komintern et le parti communiste français l’assurèrent de leur soutien ainsi que tous les pays musulmans dont il demanda l’aide.

Le gouvernement français, bien que rival des Espagnols au Maroc, ne vit pas d’un bon œil l’initiative de ‘Abd al-Krim. En effet, celui-ci ne tarda pas à s’en prendre au territoire contrôlé par les Français. Les Espagnols, poursuivis par les Rifains, se replièrent sur la côte (1924). ‘Abd al-Krim multiplia les opérations militaires: au printemps 1925, il menaçait Fès et, grâce au ralliement des Djballa, il arrivait aux portes du Gharb qu’il menaçait de prendre.

La guerre du Rif, menée dans le cadre de la lutte anti- coloniale, suscita un vaste mouvement de solidarité dans la classe ouvrière européenne. Les gouvernements, eux, décidèrent de riposter. La France et l’Espagne passèrent un accord pour mener une action commune. Des milliers d’hommes et un armement considérable furent envoyés sur place.

Les positions conquises par ‘Abd al-Krim furent enlevées une par une et une terrible répression s’abattit sur la population. Des négociations furent engagées à Oujda (mars 1926) mas elles échouèrent. La guerre reprit de plus belle et les forces coalisées franco-espagnoles donnèrent l’offensive. Vaincu, ‘Abd al-Krim fut contraint de se rendre (27 mai). Le 27 août, il était déporté à la Réunion. Il devait y résider, avec une partie de sa famille, jusqu’en 1947. À cette date, il obtint d’être transféré en France.

Profitant de l’escale en Égypte du bateau qui le ramenait, il parvint à s’enfuir et à obtenir l’asile des autorités égyptiennes (31 mai 1947). De là, il décida de reprendre la lutte contre les Espagnols et les Français. Il n’avait plus uniquement en vue la libération du Rif, mais aussi l’indépendance de tout le Maghreb. C’est ainsi qu’il fonda au Caire, en décembre 1947, avec des leaders tunisiens, marocains et algériens, le comité de libération du Maghreb dont il fut élu président. Le 5 janvier 1948, il lança un manifeste appelant à la lutte pour l’indépendance de l’Afrique du Nord.

Il exprima à plusieurs reprises son hostilité à la monarchie marocaine et, dans la crise de 1953, il refusa de prendre position entre le sultan déposé, Mulay Yûsef et son rival,

Mulay ‘Arafa.. Il s’opposa aux tractations entre la France et les leaders marocains et tunisiens en vue de l’autonomie: «*Nous n’accepterons pas de solution de compromission en Algérie, au Maroc et en Tunisie. Nous voulons l’indépendance totale*» (Déclaration du 4 mai 1956).

‘Abd al-Krim mourut en février 1963. Si pour les auteurs espagnols et français de la période coloniale, il n’était qu’un rebelle, un produit du Maroc des tribus, fanatique et farouchement opposé à l’Occident, il représentait pour les leaders nationalistes au Maghreb, un symbole de la résistance à l’occupation étrangère. Son action eut un fort retentissement dans les pays dominés et Ho Chi Minh, le leader vietnamien, le glorifia et reconnut en lui le précurseur des luttes pour l’indépendance des colonies.

«*Depuis le jour où il a rassemblé les forces des tribus pour mettre en déroute, à Anual, une armée espagnole nombreuse et bien armée, il n’a cessé d’être un emblème ou un drapeau. Sorte de Vercingétorix berbère, il a tout d’abord personnifié, au milieu des siens, la résistance contre l’envahisseur chrétien, devenant en même temps, par la contagion de l’exemple, le symbole de la vieille Berbérie anarchique hostile à la formation historique de l’empire chérifien. Puis il s’est posé en souverain musulman rival du sultan du Maroc, en rassembleur de terres sous le signe de la guerre sainte. Il a été aussi l’incarnation de la haine contre l’Espagne militaire, et par là même il est devenu, dans la bouche des prolétaires d’Occident, un nom que l’on jetait à la face du colonialisme*» (R. Montagne, 1947, p. 301)

‘Abd Allah Ibn Yâsîn

Fondateur de la dynastie almoravide. Selon les versions rapportées sur l’origine des Almoravides*, Yahiâ Ibn Ibrâhîm, chef des Guddala (en arabe Djudala), une tribu sanhadjienne, avait demandé à Abû ‘Imrân al-Fâsî, juriste malékite de Kairouan, de lui indiquer un disciple pour instruire ses contribules en matière de religion. Il l’envoya à Waggâg Ibn Zellû* qui désigna ‘Abd Allah Ibn Yâsîn. Ce dernier était lui-même issu de la tribu des Guddala, ainsi que sa mère, Tin Izmaren dont la famille habitait un village appelée Temamanawt, sur le bord du désert de la ville de Ghana. *«Yaḥyâ emmena cet homme dans son pays où bientôt soixante-dix personnes se réunirent avec l’intention d’étudier sous ce maître et de lui témoigner une parfaite obéissance. Quelque temps après, les nouveaux prosélytes marchèrent contre la tribu des Lemtouna, les bloquèrent dans une de ses montagnes, et l’ayant mise en pleine déroutes, ils retinrent comme un butin légal tous les troupeaux qu’ils étaient parvenus à lui enlever»* (al-Bakrî, p. 312-313). Quant à ‘Abd Allah Ibn Yâsîn, il prêcha une religion rigoriste, imposant des règles strictes et des punitions sévères. C’est ainsi qu’il ordonna qu’on construise une nouvelle ville, Aretnanna, dont les maisons, dont un souci d’égalitarisme, devaient avoir toutes la même hauteur. *«Ils se conformèrent à ses ordres et continuèrent à lui montrer une obéissance parfaite jusqu’au moment où ils se fâchèrent contre lui pour des raisons qu’il serait trop long à rapporter. Il paraît qu’ils avaient remarqué quelques contradictions dans les jugements qu’il prononçait. Alors, un de leur compatriote, le jurisconsulte al-Djuhâr Ibn Seggem, parvint, avec l’aide de deux de leurs chefs, l’un nommé Ayar et l’autre Integgu, à priver Ibn Yâsîn du droit d’imposer ses opinions et ses conseils à la communauté. Ils lui enlevèrent l’administration du trésor public, le chassèrent du pays,*

démolirent sa maison et livrèrent au pillage tout ce qu'elle renfermait de meubles et d'effets» (al-Bakrî, ibidem). Ibn Yâsîn alla se plaindre à Waggâg Ibn Zellu qui l'avait envoyé auprès des Sanhadja. Celui-ci déclara que toute personne qui refuserait d'obéir à Ibn Yâsîn serait considérée comme retranchée de la communauté des croyants et mise à mort. *«Ibn Yâsîn, auquel il signifia l'ordre de retourner à son poste, s'empressa de s'y rendre et de massacrer tous ceux qui s'étaient déclarés contre lui»* (p. 313-314).

À la mort de Yaḥyâ ben Ibrahîm, les Sahariens se révoltèrent et chassèrent 'Abd Allah Ibn Yasîn. Celui-ci, accompagné du nouveau chef des Guddala, Yaḥyâ Ibn 'Umar Talagagin et du frère de ce dernier, Ibn 'Umar, se rendirent au «pays des Noirs» (bilâd al-Sudân), dans un endroit que l'on croit être le fleuve Sénégal ou le Niger. C'est là qu'ils fondèrent une forteresse (en arabe *ribât*), à la fois caserne et couvent, avec la mission de mener le *djihâd*, la guerre sainte, pour islamiser les païens et combattre les hétérodoxes. C'est du mot ribât que provient le nom de leur mouvement, en arabe *al-murâbitûn*, les almoravides. Ils furent rejoints par d'autres prédicateurs et bientôt, ils formèrent une armée. Ils soumirent les tribus sahariennes, puis entreprirent de conquérir le Maroc. 'Abd Allah Ibn Yasîn prit les villes d'Awdaghast (1054) et d'Aghmat (1057), il fut tué au combat, au cours d'une bataille contre les hérétiques Barghawâṭa (1059). Il fut enterré, près de Rabat, sur le bord de l'oued Korifa. Son tombeau, connu sous le nom de Sidi 'Abd Abd Alah Moul El-Gara, est encore un lieu de pèlerinage.

'Abd al-Mu'min

Premier souverain almohade. 'Abd al-Mu'min ben 'Alî naquit entre 1094 et 1106 de l'ère chrétienne, à Tajdra, un village non loin de Nédroma, dans le nord-ouest de l'Algérie. Son père, 'Alî ben Ya'âla, était cadi de la ville ou, selon d'autres sources, potier. Un de ses frères, Muḥammad, occupa des fonctions importantes et fut, selon Ibn Khaldûn, gouverneur de Jaen, en Andalousie. Ses biographes lui donnent une origine arabe, le faisant descendre, pour le flatter, de 'Alî ben Abû Taleb, le cousin du Prophète, mais comme Ibn Tûmart*, son maître, c'était un pur Berbère.



Photo : Illustration Abd El Mumin ben Ali

Nous ne savons rien de son enfance, à part qu'il passait son temps à étudier le Coran. Devenu grand, il se rendit à Tlemcen où il étudia sous la direction des maîtres de la ville, mais voulant apprendre plus, il décida de se rendre en Orient.

Il partit en compagnie de son oncle paternel, mais arrivé à Bejaïa, il rencontra Ibn Tûmart qui revenait justement de l'Orient. Le futur guide des Almohades en fit son disciple

et le persuada de rentrer avec lui au Maroc pour répandre ses doctrines.

‘Abd al-Mu’min fut l’un des dix plus proches compagnons d’Ibn Tûmart. Il participa à toutes ses expéditions et, à sa mort, prit sa succession.

Le territoire almohade se limitait alors à une partie du Haut Atlas marocain: ‘Abd al-Mu’min entreprit de l’agrandir au détriment des Almoravides* et d’autres souverains du Maghreb et d’Andalousie.

La première grande expédition lui permit d’enlever la forteresse de Tasghimawt qui protégeait la plaine de Marrakech (1131). Après ce succès, il entreprit de soumettre les tribus berbères hostiles à la doctrine almohade et il conquit plusieurs localités dont Tarudant, place forte du Sous. Son autorité sur l’Atlas établie, il s’élança à la conquête du royaume almoravide.

Cette entreprise, qui dura de 1139 à 1146, fut appelée «la guerre de Sept Ans». ‘Abd al-Mu’min s’empara de localités importantes dont Igili, le village natal d’Ibn Tumert, puis il se tourna vers les villes importantes: Azru, Oran, Tlemcen, Fès, Meknes, Ceuta, Salé et enfin Marrakech, capitale des Almoravides.

‘Abd al-Mu’min s’était mis en marche sur Marrakech au cours du mois de Muḥaram 541 (juin-juillet 1146) à la tête d’une forte armée. Il fit construire toute une ville au sommet du mont Guelliz, avec une mosquée dont le minaret, haut de plusieurs mètres, lui permettait de surveiller les mouvements des Almoravides. Le siège qui dura entre neuf et dix mois fut particulièrement meurtrier: soixante mille personnes furent tuées au cours des combats et vingt mille moururent de faim. Les gens se nourrirent de charognes et on vit même des prisonniers s’entre-dévorer. Les Almoravides, soldats et civils, se battirent avec la force du désespoir. La fille d’un chef almoravide, Fannu, s’illustra au combat. Vêtue comme un homme, elle s’enferma avec les derniers résistants dans le château de l’émir et se battit jusqu’à la mort. Le fils du calife ‘Alî ben Yusef, Isḥâq, qui était encore un enfant, fut capturé et présenté à ‘Abd al Mû’min. Selon l’historien al-Baydhaq*, le jeune garçon se jeta aux pieds de l’Almohade et le supplia de lui laisser la vie sauve. Son page, Ṭalḥa, qui avait le même âge que lui, lui ordonna de se taire: «*Un roi*, lui dit-il, *ne s’humilie pas ainsi devantun autre roi, son égal!* «‘Abd al-Mu’min se laissa attendrir, et il était prêt à laisser la vie sauve aux deux enfants quand un de ses lieutenants, Abû al-Ḥasan Waggag s’écria: «*Holà, les Almohades, voici ‘Abd al-Mu’min qui veut aller contre notre volonté, il veut dresser contre nouslespetits des lions!*». ‘Abd al Mu’min se retira, irrité, Abû al-Ḥasan décapita lui-même le jeune prince.

La chute de Marrakech ne signifia pas la fin des combats. En effet, ‘Abd al-Mu’min eut à lutter contre les Arabes hilaliens qui sévissaient encore à l’est ainsi que les Européens qui voulaient prendre pied au Maghreb.

‘Abd al-Mu’min *réussit à abattre ses ennemis puis il reprit ses guerres de conquête du Maghreb. En même temps, prenant prétexte des troubles qui avaient éclaté en Espagne, il entreprit la conquête de ce pays. Ses troupes s’emparèrent des villes de la côte occidentale (Jerez, Mertola, Béja, Badajoz…) puis de Séville, Malaga et Cordoue. Cette dernière était sur le point de tomber entre les mains d’Alphonse VII.*

Au Maghreb, les Almohades poussèrent leurs conquêtes vers l'Est, s'emparant des villes et des territoires relevant de l'autorité hammadide. Miliana est prise puis Alger, Béjaia, la Qal'â des Banû Hammad, Constantine. La conquête de cette ville achevée, 'Abd al-Mu'mins'apprêtait à rentrer à Marrakech quand les nomades d'Ifriqya, inquiétés par l'avancée des Almohades, lui déclarèrent la guerre. Ces nomades étaient issus des tribus arabes des Banû Hilâl et des Sulaym qui avaient envahi le Maghreb au 11e siècle. Le choc eut lieu dans la région de Sétif: les nomades, alourdis par leurs familles et leurs troupeaux, furent mis en déroute. Les Almohades s'emparèrent des femmes et des enfants qu'ils firent conduire à Marrakech. 'Abd al-Mu'min se montra généreux et reçut les vaincus: il leur rendit les prisonniers et leurs biens et obtint leur soumission.

Mais la conquête du Maghreb était loin d'être achevée: en effet, les territoires de l'Est, l'ifriqya, échappaient au pouvoir almohade. 'Abd al-Mu'min se remit en campagne. Il s'empara d'Annaba, occupée depuis 1153 par les Normands, puis enleva Tunis, Kairouan et Mahdia. Les villes de Sousse, de Sfax, de Gafsa et de Tripoli lui firent leur soumission ainsi que les tribus du Djebel Nafusa, en Libye.

Il soumit ainsi la totalité du Maghreb, réalisant pour la première fois, dans l'histoire des Berbères, l'unité politique du pays. En Espagne, il repoussa les Chrétiens, engagés dans l'œuvre de reconquête. Il était en train de préparer une vaste offensive contre eux quand la mort le surprit (mois de Djumad II 558, mai/ juin 1163).

'Abd al-Mu'minne fut pas seulement un grand conquérant, il fut aussi un grand homme d'État, gérant d'une main de fer un empire qui s'étendait sur tout le Maghreb et une partie de l'Espagne. Le pays qui connut sous son règne la stabilité et surtout la sécurité, put jouir d'une grande prospérité. L'agriculture, qui bénéficia d'ouvrages d'irrigation importants, se développa, ainsi que l'élevage. Le commerce était florissant et les échanges s'effectuaient, non seulement entre les différentes régions du Maghreb, mais aussi avec l'Andalousie, des villes méditerranéennes et l'Orient. Au plan religieux, 'Abd al Mû'min fut fidèle à la doctrine d'IbnTûmart et se révéla d'un rigorisme intransigeant, allant jusqu'à convertir de force les juifs et les chrétiens et à persécuter les juristes malikites. De plus, s'il avait réussi à unifier le Maghreb et à assurer sa prospérité, ce fut surtout au profit des Almohades. Ainsi, il fit payer un impôt -kharadj- à tous ceux qui n'étaient almohades, assimilant ainsi les autres musulmans, d'obédience malikite, à des non-musulmans.

'Abd al-Raḥmân al-Tha'alibî

Mystique, un des patrons de la ville d'Alger. 'Abd al-Raḥmân ben Muḥammad ben Makhlûf al-Ta'alîbî al-Djaza'îrî naquit en 1384 aux Issers, dans l'actuelle wilaya de Boumerdès, à quelque 60 kilomètres d'Alger. Il appartenait à la tribu des Tha'aliba qui occupait, à l'époque la Mitidja et qui avait fourni toute une lignée de savants, mystiques et juristes. Il était encore jeune quand il partit à la recherche de la connaissance: il se rendit d'abord à Alger, puis à Bejaïa où il suivit les cours des maîtres les plus réputés de l'époque tels Ahmed Ben Idris, al-Waghlisi* et al Mchedalli. Il acquit suffisamment de science pour se mettre lui-même à enseigner. Il se rendit en Tunisie, passa au Caire et, de là à la Mecque où il accomplit le pèlerinage. De retour en Algérie, il s'arrêta de nouveau en Tunisie, pour un bref séjour. Il s'installa à Alger où il allait vivre encore une

vingtaine d’années. Il s’occupa d’enseignement, attirant dans sa mosquée de nombreux étudiants. Il mourut en 1471 et fut enterré dans le cimetière où se trouve aujourd’hui son mausolée. La tradition lui attribue de nombreux miracles. On rapporte qu’il se rendait au bord de la mer pour méditer : par un de ses prodiges dont les saints bénéficiaient, il se plaçait sur son tapis de prière et celui-ci se mettait à voguer comme une barque ! On rapporte encore que la notoriété de Sidi Abderrahmane étant parvenue à Sidi Mḥammed ben ‘Awda, le saint oranais bien connu, celui-ci décide de lui rendre visite. Or, sidi Ben ‘Awda était connu pour le pouvoir qu’il exerçait sur les lions. Il en prit un, lui mit une selle comme pour un cheval, et le chevaucha jusqu’à Alger. Il voulait, par cette étrange monture, inspirer de la peur au patron d’Alger et ainsi lui montrer qu’il était plus fort que lui.Sidi ‘Abd al-Raḥmân, nullement impressionné par le lion, accueille le saint avec chaleur et lui offre l’hospitalité. Le soir, Sidi Ben ‘Awda, demanda un endroit bien protégé du froid pour son lion. ‘Abd al-Raḥmânlui indiqua son étable. «Il dormira avec ma vache.». Le saint n’en crut pas ses oreilles: le lion, assurément, ne ferait qu’une bouchée de sa vache ! Mais au matin, quand les deux saints se rendirent à l’étable: la vache était là, bien vivante, tenant entre ses pattes des morceaux de la fourrure du lion et des poils de sa crinière. Elle l’avait dévoré!

‘Abd al-Raḥmân ne fut pas seulement un thaumaturge, il fut aussi un auteur réputé. On cite de lui une *Riḥla* ou récit de voyage où il raconte ses séjours dans les différentes villes et pays qu’il avait visités dans sa jeunesse. On lui connaît un *tafsir* ou exégèse du Coran, intitulé *Djawahir al Ḥisân*, qui reproduit d’abondantes citations d’auteurs antérieurs, orientaux, mais aussi maghrébins et andalous. Il avait pris soin de distinguer ses propres réflexions par des signes, ce qui permet, dans ce genre d’écrit où la compilation est très forte, de mesurer son apport. Il s’est surtout attardé sur l’explication des mots difficiles du texte, les *ghara’îb al Qur’an*, mots qu’on retrouve aussi sous forme de petit glossaire. Une autre œuvre, souvent citée est également une œuvre de compilation: *al-‘Ulûm al fâkhira* ou sciences de la gloire, éditée au Caire, en deux volumes. Une autre œuvre, souvent citée de Sidi Abderrahmane est également une œuvre de compilation: *Al-‘Ulûm al fâkhira* ou Sciences de la Gloire, éditée au Caire, en deux volumes. On y trouve une foule de citations ainsi que de nombreuses anecdotes, provenant d’auteurs orientaux et, faits rares, d’auteurs maghrébins, comme Abû Madyân, al-Maqqarî* etc. On trouve par exemple, ce curieux récit, justement rapporté par al-Maqqarî et que ‘Abd al-Raḥmân cite pour servir à l’édification des croyants. Un homme, lit-on, avait la réputation d’être un homme pieux. À sa mort, on trouve sur lui une bourse pleine d’or qu’on confie au muezzin du village. Mais voilà qu’au moment de l’enterrement, alors que le muezzin se penche pour regarder une dernière fois le défunt, la bourse tombe sur le corps du mort. Le muezzin avance la main pour la reprendre, mais la bourse s’y accroche, «refusant» de quitter le corps. D’autres mains avancent et essayent de récupérer la bourse, mais en vain. Pire, dès qu’on la touche, il s’en dégage une telle puanteur qu’on doit reculer. On comprend alors que l’or qui s’y trouve est mal acquis et on l’enterre avec le mort!

‘Abd al-Raḥmân est également un mystique, versé dans l’adoration de Dieu. Durant ses méditations, il a des visions extraordinaires. Dans la *Riḥla*, son récit de voyage, il rapporte qu’il était au bord de la mer, en train de glorifier Dieu et de réciter le Coran quand le sommeil s’est emparé de lui. Quand il reprend ses esprits -ou croit reprendre

ses esprits- il voit un homme debout auprès de lui, le regardant en silence. 'Abd al-Raḥmân se met à le regarder à son tour, surpris par cette présence. L'homme se met aussitôt à reculer jusqu'à entrer dans la falaise puis à s'évanouir dans la mer. Il croit reconnaître Khidr, un personnage auquel fait allusion le Coran et en compagnie duquel Moïse avait voyagé. Dans la pensée mystique musulmane, ce personnage représente le compagnon spirituel, celui qui guide vers la recherche de la vérité. Le rêve occupe d'ailleurs une place importante dans la pensée de'Abd al-Raḥmân, certains lui attribuant même un ouvrage intitulé *Kitâb al-Marâ'î*, le Livre de visions véridiques.

'Abd al-Salâm ben Mashîsh

Mystique marocain-'Abd al-Salâm ben Sulaymân ben Mashîsh (populaire: Sidi Mshish) se donnait une ascendance chérifienne, faisait remonter sa généalogie jusqu'au Prophète, mais son nom, Mashîsh, est typiquement d'origine berbère.

Il naquit vers 1163, chez la tribu berbère des Banî 'Arûs, chez les Ghumâra*, dans le Djbel La'lam, dans la région de Tétouan.

Selon ses biographes, il apprit le Coran à l'âge de 12 ans et, après sa formation dans diverses sciences, notamment le soufisme, il pratiqua la *siyaḥa* ou l'errance des soufis, allant d'un village à un autre pour répandre son enseignement. Il eut pour disciple, un autre fameux mystique, al-Shadilî*. Ce dernier s'était rendu à Bagdad, à la recherche du Qû^b, le «Pôle», le mystique qui avait atteint le plus haut degré de spiritualité. Abû al-Fataḥ al-Wâsitî qu'il avait consulté lui avait dit que ce Qûṭb se trouvait dans son propre pays. Il y retourna et il découvrit 'Abd al-Salâm ben Mashish. Ce dernier s'était installé dans une grotte du Jbel La'lâm où il vivait en cénobite. Al-Ṣabbagh rapporte qu'il se revêtait d'un habit rapiécé et portait, en guise de coiffure, une capuche faite de feuilles de palmier. C'est là qu'il reçut al-Shadilî et le forma (al-Ṣabbagh, p. 22).

'Abd Salâm ben Mashish, mourut en 1227, assassiné par Ibn Abî Tawajin al-kutâmî qui s'était déclaré prophète et avait vu dans le saint, un adversaire. L'assassinat fut commis près de la source où il faisait ses ablutions. Depuis, cette source est devenue sacrée et les pèlerins qui rendent visite à son mausolée viennent encore s'y abreuver. De tous les écrits que l'on attribue à Ibn Mashîsh, on conserve une prière, *ṣalat al-mashishiyya*, la Prière d'Ibn Mashîsh, où il fait l'éloge du Prophète.

La réalité se confond avec la légende dans la vie de vie de 'Abd al-Salâm ben Mashish. La tradition populaire lui attribue de nombreux miracles. Ainsi, on place sa naissance, comme celles de nombreux saints maghrébins, sous le signe du miracle. Alors qu'il dormait dans son berceau, des myriades d'abeilles, l'enveloppèrent de toutes parts, couvrant son frêle corps. Ses parents poussèrent des cris, mais n'osèrent intervenir de peur d'irriter les abeilles. *«Tout à coup, 'Abd al-Qader al-Djilânî, se montra sur le seuil de la porte. Il rassura la mère, écarta doucement le flot noir d'insectes, baisa pieusement les yeux, le front, les oreilles et la bouche du bébé prédestiné; puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient, il prononça à haute voix ces paroles mémorable: «Ma place n'est plus ici. Quelqu'un de plus grand que moi vient de naître au Maroc. C'est Moulay 'Abd al-Salâm, c'est cet enfant. Il sera la gloire de l'Islam et du monde! «Il dit, et il partit séance tenante dans la direction de l'Est, abandonnant l'Occident au sceptre de son heureux*

rival, se réservant pour lui la royauté de l’Orient» (A. Mouliéras, II, 1899, p. 162-163).

Sa mort même fut suivie d’évènements prodigieux: *«Aussitôt, toute la nature manifesta sa douleur. Le soleil se voilà, une obscurité profonde se répandit sur la terre, les arbres, les rochers pleurèrent, et, s’enfuyant éperdus au milieu des éclairs, poursuivis par la foudre et le tonnerre, l’assassin et ses acolytes, ne retrouvèrent plus leur chemin, roulèrent dans des précipices sans fond. C’est depuis cette heure fatale que toutes les plantes, toutes les broussailles, tous les arbres, tout ce qui pousse sur les flancs de la célèbre montagne s’incline vers la cime où repose la dépouille mortelle du grand homme»* (A. Moulièras, 1899, p. 169).

‘Abd al-Wâd

Dynastie berbère qui régné sur le Maghreb central. Cette dynastie, qui relève de la confédération des Zanata*, est désignée sous deux noms, ‘Ab al-Wâd et Banû Zayân. Or, selon les généalogistes, les noms de ‘Abd al-Wâd et Zayân sont deux des ancêtres de la dynastie. Si on ne sait rien de ce ‘Abd al-Wâd, on sait par contre que Zayân était le père de Yaghmurâsen*, et c’est à partir de lui que les souverains qui lui succédèrent prirent le nom de Banû Zayân. Bargès écrit l’Histoire des Beni Zayân, rois de Tlemcen (p.194), que les ‘Ab al-Wâd représentaient la branche aînée de la dynastie, et que cette-ci a été remplacée par les Banû Zayân, après la prise de Tlemcen, en 1334-35 et la mort de Abû Tashfîn. Mais ainsi que l’indique A. Bel, cette information n’est confirmée par aucune source historique (1903, VII).

Ibn Khaldoun écrit que la tribu des ‘Abd al-Wad comporte plusieurs branches, dont les plus connues sont les Banî Yatiken, les Banî Walelu, les Banî Urstif, les Masoudja, les Banî Tûmart, les Bânî Qasem («*qu’ils disent dans leur langue, les Ayt Qasem*»). Or, les Ayt Qasem se disent descendre d’al-Qasîm l’Idriside, c’est-à-dire sont d’ascendance arabe, mais Ibn Khaldoun considéraient comme fantaisiste ces généalogies et il cite lui-même la phrase de Yaghurâsan que ses courtisans voulaient faire passer pour un Arabe: «*Si c’est vrai, cela nous profitera auprès de Dieu, mais dans ce monde, nous ne devons notre succès qu’à nos épées*» (III, 328). Si le nom de ‘Abd al-Wâd est effectivement arabe et signifie «l’Adorateur de la Vallée», il semble préislamique et pourrait correspondre à la traduction d’un nom berbère par les historiens arabes. «*Les documents dont nous disposons ne sauraient permettre de donner deux dénominations différentes aux deux branches collatérales de la dynastie tlemcénienne, et rien ne nous autorise à désigner sous le nom de Banî ‘Abd al-Wâd la première branche à Yaghmurâsan ben Zayân, par le fils ainé, ‘Uthmân de celui-ci, et sous celui de Banû Zayân par son second fils Yaḥiâ. L’une et l’autre de ces branches a reçu l’un et l’autre de ces noms*» (Y. Ibn Khaldoun, introduction, A. Bel, 1903, IX).

Selon Ibn Khaldoun, les ‘Abd al-Wâd appartiennent, ainsi que les Mérinides*, les Tudjîn, les Banû Rashîd, et les Banû Mzab, aux Zanata de seconde race et formaient la grande tribu nomade des Banû Wassîm. «*Abd al-Mû’min*, ayant envahi le territoire de Tlemcen, envoya dans le pays des Zanata une armée almohade commandée par le cheikh Abû Ḥafs*. La rude leçon que ce général donna aux Banû ‘Abd al-Wâd les rendit parfaitement soumis pour l’avenir et assura leur dévouement à la dynastie des Almohades**» (III, 327). Cette soumission allait faire aussi la fortune des ‘Abd al-Wâd.

Quand Yaghmurâsen* succéda à son frère, il fut reconnu par le calife almohade qui lui envoya un certificat d'investiture, validant ainsi la légitimité de son règne. Fort de cet appui, cet émir, qui ne parlait que son dialecte berbère, allait édifier, au Maghreb central, un Etat fort et prospère. Tout en sédentarisant les 'Abd al-Wâd, il conserva ses liens avec les nomades arabes, notamment les Suwâyd, qu'il opposa au Mérinides, alliés, eux, eux Arabes Dawi 'Ubayd. Il accorda même aux Suwâyd des fiefs et une partie d'entre eux se sédentarisa. L'éparpillement de l'autorité des Almohades, puis, en 1269, la conquête de Marrakech par les Mérinides allaient mettre face à face les 'Abd al-Wâd avec leurs ennemis. Sous le règne de 'Uthmân, fils de Yaghmurasân, Tlemcen subit un long siège de huit ans, de 1298 à 1306 de la part de Abû Ya'qûb le Mérinide. Celui-ci construisit même, pour ses troupes, une ville-camp, al-Mansoura. Tlemcen était au bord de l'asphyxie, mais l'assassinat d'Abû Ya'qûb la sauva. Une trêve fut observée, mais en 1333, un autre Mérinide, l'émir Abû al-Ḥasan l'occupa. La domination mérinide allait durer dix ans. La défaite des Mérinides devant les Hafsides allait la libérer, mais en 1352, elle fut de nouveau reconquise par Abû 'Inân* et ne revint aux 'Abd al-Wâd qu'en 1359, grâce au soulèvement des tribus arabes Dwâwida. L'avènement du sultan Abû Ḥammû II* sur le trône de Tlemcen allait redonner au royaume son éclat d'avant. Après le règne d'Abû Ḥammû, détrôné par son fils, Abû Tashfîn, le royaume entra dans une phase de décadence qui alla en s'accélérant. Les Hafsides en firent leur vassal. Incapable de se défendre militairement, les souverains zianides devaient, à plusieurs reprises, se réfugier dans la steppe auprès de leurs alliés arabes pour mener la résistance. Les dissensions internes et les querelles de succession, finit par saper ce qu'il restait de l'autorité des souverains. Les rois devaient faire appel aux Espagnols et aux milices chrétiennes pour se défendre. Bientôt seule Tlemcen demeura aux mains des souverains. Mais Tlemcen n'était plus qu'un pion dans la partie que se livraient les deux puissances méditerranéenne du 16e siècle, l'Espagne et l'Empire Ottoman : Les Espagnols l'occupèrent, avec Oran, en 1509, puis les Turcs en 1517, puis de nouveau les Espagnols, et enfin les Turcs qui s'en emparèrent en 1554.

Aberkan (Sidi Laḥcen)

Mystique et saint. Al-Ḥasan Ibn Makhlûf ben Mas'ûd al-Mzilî, plus connu sous le nom de Sidi Lahṣan Aberkan (en berbère le Noir) vécut au 14e siècle. Il était issu des Amzilla, fraction de la tribu berbère des Banû Rashed. Né Djem'a al 'Azulî, village de l'actuelle Remchi, sa famille émigra, à la suite des guerres, d'abord à Mansoura, puis s'installa à Tlemcen où il fut élevé et reçu sa formation. Parmi ses professeurs on cite Ibrâhîm al-Masmûdî et Ibn Marzûq al-Ḥafîd qui lui enseignèrent la grammaire et les sciences coraniques. Il se rendit Orient pour accomplir le pèlerinage, mais auparavant, il s'arrêta à Bejaia où il eut l'occasion de suivre les cours d'al-Waghlîsî*. À la Mecque, où il séjourna cinq années durant, il fréquenta les professeurs de la ville, complétant ainsi ses connaissances. De retour au pays, il s'installa dans le quartier d'Agadir où il s'occupa d'enseignement. Il mourut en 1453. Parmi ses disciples, on cite Abû al-Djalîl al-Tanasî, Abû al-Ḥasan al-Talutî et al-Senûsî (Al-Tanasî, Complément, p. 322 et s.). La tradition lui attribue de nombreux miracles. Talûtî rapporte: *«Un jour que le cheikh Aberkan, qui se trouvait dans la campagne, était occupé à faire ses ablutions, il vit arriver un lion énorme qui vint se placer près de ses souliers. Ayant achevé ses ablutions, le cheikh se tourna vers l'animal féroce et s'écria trois fois: «Qu'il soit béni celui qui est le meilleur*

des Créateurs!». À ces paroles, le lion baissa la tête comme quelqu'un qui a honte ; puis il se leva et disparut» (, p. 79). Une autre anecdote, rapportée par un certain Ibrâhîm ben Reddân qui effectuait le pèlerinage à la Mecque. Des Arabes avaient dérobé son âne, et celui-ci, ayant perdu l'espoir de le retrouver, invoqua Sidi Laḥsan Aberkan. Celui-ci apparut aussitôt et poussa un cri formidable à l'adresse des Arabes. Ces derniers, effrayés, relâchèrent l'âne qui courut vers son maître (ibidem). À l'époque du siège de Tlemcen par le sultan Abû Fârîs, celui-ci, devant la résistance de la ville, jura que si on ne lui ouvrit pas les portes de la ville, il la saccagerait et livrerait ses habitants aux massacres. Effrayés, les assiégés songèrent à demander la clémence du sultan. Ils sollicitèrent Sidi Laḥsan, connu pour sa sainteté, et lui demandèrent d'aller trouver le terrible sultan et de solliciter sa clémence. Mais il refusa, car il n'attendait de clémence que de Dieu. En revanche, il apparut en rêve à Abû Fârîs, en compagnie d'autres saints, notamment Abû Madyan, et ensembles, ils détruisirent l'armée de l'assiégeant. Effrayé par le songe, Abû Fârîs revint à de meilleurs sentiments (*Complément*, 328-329).

Abû ‘Abd Allah ben Buluggîn

Abû ‘Abd ‘Allah ben Buluggîn Ibn Zîrî, troisième et dernier souverain de la taïfa de Grenade. Ce royaume a été fondé par une branche de la famille sanhadjienne des Zirides* au moment où de la dissolution du royaume de Cordoue en royaumes indépendants (taïfas), en 1031.

Il naquit en 1055 et, à la mort son père Buluggîn Sayf al-Dawla, en 1058, il fut désigné comme héritier présomptif par son grand-père, Bâdîs ben Ḥabbûs*. Il accéda au trône, à la mort de ce dernier, en 1077, les cheikhs qui l'avaient proclamé, lui décernèrent, comme son grand-père, les titres honorifiques d'al-Muẓaffar, le Triomphant et d'al-Nâṣir, Le Victorieux, et lui donnèrent comme vizir et conseiller, l'un d'eux, Samadja. Le frère d'Abû ‘Abd Allah, Tamîm, qui n'avait pas été désigné comme héritier, prit le pouvoir à Malaga. Dès son accession au trône, Abû ‘Abd Allah fut confronté à des difficultés, avec ses voisins musulmans. Al-Mu'tamid, l'émir de la taïfa de Séville, convoita ses territoires. Comme Séville s'était alliée avec Alphonse VI de Castille, Abû ‘Abd Allah ne voulut pas l'affronter. Il accepta de lui verser un tribut annuel de 10 000 dinars. Al-Mu'tamid, confronté à la dissidence de Murcie qui cherchait à se détacher de sa taïfa, ne s'occupa plus de Grenade. Abû ‘Abd Allah se débarrassa de son puissant vizir Samadja et assura seul les affaires de son royaume. Il entreprit des expéditions à la fois contre son frère, Tamîm, de Malaga, et contre Ibn Sumâdîh d'Alméria qui s'étaient emparés de ses territoires. Mais la menace que faisaient courir les Castillans sur les royaumes musulmans se précisa, avec la conquête de Tolède par Alphonse VI, en 1080. Abû ‘Abd Allah dut s'allier avec al-Mu'tamid et tous les deux appelèrent au secours, le calife almoravide, Yûsef Ibn Tashfîn*. Abû ‘Abd Allah participa ainsi à la bataille de Zallaqa (Sagrajas) et au siège de la forteresse d'Aledo. Mais l'échec du siège d'Aledo lui montra les faiblesses des Almoravides*, aussi, entreprit-il de renforcer ses fortifications. Cependant, la présence almoravide dans la Péninsule provoqua des dissensions internes à Grenade et des partis se formèrent pour ou contre leur ingérence dans les affaires de la taïfa. L'augmentation des impôts pour financer les campagnes militaires avait augmenté la colère de la population, aussi, quand Yûsef Ibn Tâshfîne franchit, de nouveau le Détroit, pensa-t-il que la taifa était bonne à prendre. Abû ‘Abd Allah tenta de

résister, mais comme ses forteresses tombaient les unes après les autres, sans combattre, il résolut de se rendre. Grenade fut occupée en 1090. Abû ‘Abd Allah fut envoyé à Aghmat et son frère, Tamîm, à Sous-al-Aqṣa, au Maroc, où ils finirent leurs jours. Avec eux s’éteignit la dynastie ziride d’Andalousie.

Durant son exil à Aghmat, Abû ‘Abd Allah ben Buluggin rédigea ses mémoires, *Al-Tibyân ‘an al-ḥadhita al-ka’ina bî Dawlat Banî Zîrî fî Gharnâṭa*, L’explication destinée à éclaircir l’existence de l’État des Banû Zîrî à Grenade, à la fois histoire de la taïfa de Grenade et autobiographie de l’auteur. Le document est particulièrement important pour l’histoire de la Péninsule, entre la chute de la dynastie omeyyade en 1013 et la conquête almoravide en 1090. Abû ‘Abd Allah trace un tableau, sans complaisance, des réalités politiques des taifas, les luttes entre les souverains musulmans et des compromissions avec les royaumes chrétiens. Les expéditions militaires et les batailles menées par le dernier souverain ziride d’Andalousie sont également évoquées. On y trouve aussi une description de Grenade qui, sous les Zirides, prit de l’importance, de la population qui la formaient, autochtones grenadins, Berbères nouvellement arrivés, ainsi que les Juifs qui jouèrent un rôle important dans l’administration…Grenade, ce fut aussi, du témoignage du *Tibyân*, une ville où fleurirent les arts et les lettres, grâce à la concurrence que se livraient les cités musulmanes. Abû ‘Abd Allah lui-même montrait son érudition, en abordant des domaines tels que la théologie, la philosophie ou la poésie. Abû ‘Abd Allah s’est aussi défendu contre ses ennemis. Ces derniers lui avaient reproché ses compromissions avec les chrétiens, sa lâcheté et sa luxure, à l’inverse, il se présente comme un souverain juste et généreux.

Levy-Provençal a restitué en arabe l’ouvrage, publié au Caire, en 1955. Il publia lui-même et traduisit plusieurs passages, de 1935 à 1941, dans la revue *Andalus*, ainsi qu’une traduction en espagnol, par E. Levy-Provençal et Garcia Gomez, sous le titre Las «Memorias» de ‘Abd Allah, ùltimo rey ziri de Granada (Abû ‘Abd Allah Buluggin, éd. 2002, préface de E. Levy-Provençal, p. 7-11). On dispose aussi d’une traduction anglaise par Amin T. Tibi, *The Tibyan: Memoirs of Abd Allah b. Buluggin, Last Zirid Emir of Granada*. Leiden, Brill, 1986.

Abû Bakr Ibn ‘Umar

Chef almoravide*.Abû Bakr Ibn ‘Umar ben Taglagîn al Sanhadjî, un des grands chefs almoravides, considéré comme le fondateur de Marrakech. Il rejoignit, avec son frère Yaḥyâ ben ‘Umar*, le prédicateur ‘Abd Allah ben Yasîn* qui entrainait, dans son fort de la côte mauritanienne, les futurs Almoravides. ‘Abd Allah désigna, à la tête de son armée Yaḥyâ et, quand ce dernier fut tué, en 1059, il le remplaça par son frère, Abû Bakr ben ‘Umar. Ce dernier s’était déjà illustré dans les conquêtes almoravides en prenant la ville d’Awdaghûst à l’Empire du Ghana.Il se lança alors à la conquête de l’Atlas marocain, en s’emparant notamment d’Aghmat, la capitale des Masmuda*. Et quand ‘Abd Allah trouva la mort, au cours d’une bataille contre les hérétiques Barghawaṭa*, c’est tout naturellement qu’il prit sa place. Il écrasa les hérétiques et revint à Aghmat, devenue capitale de la nouvelle dynastie. Il épousa la femme de l’ancien gouverneur de la ville, Zaynab* bint Ish’aq, originaire du Nefzawa. Abû Bakr, reprenant ses campagnes, confia le commandement de l’armée à son parent Yûsef Ibn Tashfîn*. De retour, il se

laissa convaincre de la nécessité de fonder une capitale, plus grande et plus puissante qu'Aghmat. Il choisit le site actuel de Marrakech et dirigea lui-même les premiers travaux (1070). Mais la ville n'est pas achevée qu'Abû Bakr dut repartir en campagne au désert, il abandonna la ville et toutes ses conquêtes à Yûsef ben Tashfîn et il répudia même sa femme pour qu'il puisse l'épouser. Il revint plus tard au Maroc, mais ayant compris que Yûsef ne lui rendrait ni son royaume ni sa femme, il se rendit à Aghmat. Yûsef réussit à l'apaiser, en lui envoyant de riches présents. Après cela, Abû Bakr retourna au désert, auprès des siens, pour reprendre la guerre contre les Infidèles. Il fut tué peu après, en 1075 ou 1076, au cours d'une bataille dans le massif de Tagat, au nord du fleuve Sénégal.

Abû Fârîs

Souverain hafside. Abû Fârîs 'Abd al-'Azîz succéda à son père Abû al-'Abbâs, reprenant son titre d'al-Mutawakkil bî Llah «Celui qui met sa confiance en Dieu». Il naquit à Constantine vers 1361-62, d'une concubine d'origine arabe, appelée Jawhara. Il dut, pour affirmer son autorité, lutter contre des membres de sa famille qui s'étaient révoltés contre lui: d'abord il marcha contre son cousin Abû 'Abd Allah Muḥammad qui avait assiégé Constantine, en 1394, puis contre deux de ses frères, Abû Ḥafs 'Umar et Abû Yaḥyâ Abû Bakr, qui s'étaient révoltés contre lui. Il réussit à asseoir son autorité sur tout le royaume, en enlevant le pouvoir aux dynasties autonomes de Tripoli, Gafsa, Tozeur et Biskra. Il réussit ainsi à unifier l'Ifriqya. Il se tourna alors vers les régions les plus reculées du royaume : en 1398, il s'attaqua aux Aurès, en 1406, il marcha sur Ghadamès, aux confins du désert… Il dut aussi combattre un prétendant, mis en scène par les Arabes: ce prétendant avait pris Bejaïa, et Abû Fârîs réussit à l'en chasser. Alors pour assurer ses frontières occidentales, il s'empara d'Alger (1410-11).

Abû Fârîs continua la politique de son père, en établissant des relations politiques et surtout commerciales, avec les États européens de la Méditerranée. Ainsi, un traité de paix perpétuelle est passé avec la république de Pise. La pratique commerciale est garantie, mais en plus, il est précisé que la sécurité des négociants est assurée, aussi bien à Pise qu'en Ifriqya, et les ressortissants des pays contractants devaient s'entraider contre les pirates qui menaçaient le commerce. Venise renouvela également ses accords avec les Hafsides. Les Vénitiens négocièrent et obtinrent la délivrance de prisonniers, détenus en Ifriqya. Avec l'Aragon, les rapports furent moins paisibles, à cause des incursions hafsides et des représailles punitives des Espagnols. Une croisade même, proclamée par le pape Benoît XIII, fut engagée, et mobilisa soixante-dix bâtiments. Mais plutôt que de s'attaquer aux Hafsides, sans doute par peur d'Abû Fârîs, les croisés s'en prirent à Tadlist (Dellys) qui appartenaient aux 'Abd al-Wâd*. La ville fut prise, pillée puis brûlée (1398). Dès l'hiver suivant, les croisés se tournèrent contre Bûna –actuelle Annaba- et l'attaquèrent (1399). Mais la ville qui avait reçu des renforts résista, les croisés échouèrent aussi dans leur tentative de prendre Jijel, et, pour se venger, brûlèrent al-Qoll, puis rebroussèrent chemin.

L'échec de cette croisade incita le roi d'Aragon à engager des négociations avec Abû Fârîs. Ce sera le traité de 1403. La Sicile engagea aussi des pourparlers avec les Hafsides, en 1409, dans l'intention d'obtenir un traité de paix, mais ces pourparlers furent

interrompus, avec l'avènement sur le trône de Sicile d'un souverain hostile aux Hafsides, Alphonse V. Celui-ci organisa, en 1424, une expédition contre Djerba, mais averti de la présence d'Abû Fârîs, il changea d'objectif et attaqua les îles Kerkennah qu'il fit mettre à sac. Les Hafsides se vengèrent en attaquant et en pillant l'Italie méridionale et Malte, qui appartenaient à l'Aragon.

Ces tractions diplomatiques n'empêchèrent pas Abû Fârîs de poursuivre ses conquêtes et d'agrandir son territoire. Profitant de la faiblesse des 'Abd al-Wâd, il fit de Tlemcen un État vassal, et, en 1428, comme la ville manifesta des velléités d'indépendance, il marcha contre elle et l'obligea à faire acte de soumission (1429). En Espagne, il apporta son aide à Grenade, encore aux mains des musulmans, il se mêla aussi des affaires de l'État nasride qui gouvernait la ville, en intervenant dans ses querelles dynastiques.

Une autre tentative aragonaise d'invasion de Djerba échoua (1432). Abû Fârîs mourut deux années plus tard, en juillet 1434, alors qu'il s'apprêtait à se rendre à la prière, le matin de l'aïd al-adḥa. Il avait désigné comme successeur son fils Abû 'Abd Allah Muḥammad al-Manṣûr, mais le prince mourut avant son père : il désigna alors le fils du défunt, Abû 'Abd Allah Muḥammad al-Muntaṣir.

Le règne d'Abû Fârîs, qui fut long de quarante ans, fut brillant et endigua le déclin de l'État hafside, amorcé au 14e siècle, avec l'émergence de principautés indépendantes. Abû Fârîs réussit à les réduire et à unir son royaume. Il dota Tunis, sa capitale, de mosquées, de bibliothèques et d'ouvrages hydrauliques. Selon l'historien hafside, Ibn Shamma', il fit construire une seconde bibliothèque dans la mosquée-université al-Zaytûna et la remplit de milliers de livres (Ibn Shamma', éd. 1936).

Il est décrit comme un homme très pieux : musulman orthodoxe, il multiplia les institutions religieuses, honora les ulémas, ainsi que les chérifs, qui se disaient descendre du Prophète. Il institua le Mawlid –fête de la nativité du Prophète- et contre l'avis de certains juristes, hostiles à cette fête, il organisa de splendides cérémonies. Champion de l'Islam, il dota les institutions religieuses de l'Orient, depuis l'Égypte jusqu'en Arabie, il combattit les puissances chrétiennes et aida la principauté de Grenade à arrêter la Reconquista. Toutes ces initiatives augmentèrent son prestige dans le monde musulman. C'est ainsi qu'au cours du pèlerinage de l'année 1398, au pied de 'Arafa, à la Mecque, le médecin ifriqyen, Aḥmad al-Saqâli, présent à la cérémonie, témoigne: «*Quand je fus sur la station de 'Arafât, j'entendis de toutes les bouches des prières s'élevaient pour notre maître Abû 'Abd al-Fârîs 'Abd al-'azîz -que Dieu augmente sa puissance-. Je conçus alors l'idée de lui dédier un livre. Je sais ombien il aime la science et combien on peut lui être agréable par elle*» (cité par A. Cherif, 1908, p. 88)

Après la mort d'Abû Fârîs, le royaume sombra de nouveau dans le déclin, avec les luttes pour le pouvoir entre les princes et les révoltes des tribus arabes. La route était ouverte aux étrangers, Espagnols, puis Turcs, qui s'emparèrent de plusieurs principautés qui relevaient autrefois du royaume hafside.